
CARNETS & CHRONIQUES¹

Combien de lecteurs occidentaux n'ont pas rêvé de se promener dans la vie, un carnet à la main, notant ici et là des « impressions », dont la brièveté garantirait la perfection, dont la simplicité attesterait la profondeur.

ROLAND BARTHES

L'Empire des signes, pp. 91-92

La prière d'insérer de l'édition originale prévenait le lecteur de la nature et des limites de cet ouvrage. Notes, esquisses d'écriture, notules, fragments, ébauches, confidences, haïkus sont la matière première; « accumuler », « empilement », « amas » indiquent la nature de la source où cette matière a été puisée; « prélevé et rassemblé » dénotent un effort de sélection et de mise en forme, le critère de choix étant « ce qui, aux yeux de l'auteur, dévoile ses

¹ *Au rendez-vous des alluvions*, Bernard Campiche Éditeur, Orbe, 1999.

« Le Calepin d'un flâneur sylvestre » (*Actes 1999 de la Société jurasienne d'Émulation*).

obsessions, ses sentiers, ses contradictions et qui peut éclairer l'œuvre publié jusqu'ici ».

Il s'agit donc de carnets intimes sollicités à des fins de témoignage, d'enquête génétique, et d'exégèse; et le diariste (puisqu'il faut appeler ainsi, empruntant un terme à l'anglais, celui qui tient son journal – son « pseudo-journal » précise la prière d'insérer) n'est en l'occurrence pas la personne entière qui consignerait tout ce qui lui advient de remarquable dans la journée, mais le promeneur et le poète, le poète qui se promène et qui travaille en se promenant (privilège réservé à un certain type d'écrivains et aux gardes-chasse, notait un jour Lanza del Vasto...).

*Le dernier alinéa de l'avant-dire que je sollicite est clair: « le recueil témoigne de la tension incessante entre le dedans et le dehors qui peut se résumer dans la formule: sortir de soi, rentrer en soi ». Cela revient à poser vivement la question des rapports fondamentaux de la poésie: rapport du poète au monde, de la langue au monde, du mot à la chose, du signifiant au signifié. Plus spécifiquement, on pourrait interroger le rapport de ce livre aux autres livres de poésie, des carnets à l'œuvre poétique. On en verra du coup la spécificité, si on le compare à d'autres entreprises littéraires comparables, celle des ensembles de notes intitulés *Carnet et Carnet 2 d'André du Bouchet*, celle des notes de Jaccottet publiées sous le titre de *La Saison*, ou encore des fragments posthumes de Pierre-Albert Jourdan, publiés sous le titre collectif des *Sandaes de paille*.*

*

* *

Le matériau est présenté en plusieurs parties, qui font un livre composite et pourtant composé – et ce n'est pas un jeu de mots de ma part. La première est faite de notations à proprement parler ; ce sont des observations de la nature, observations faites sur place, et consignées bientôt dans des carnets, parce qu'elles ont une signification allégorique potentielle, souvent morale ou du moins à usage humain. La deuxième partie rassemble des notations qui ressortissent à la même forme, mais il s'agit cette fois d'une sélection de textes qui valent pour une poétique et qui sont donnés sans date : ces sortes de notes sont moins contingentes que les autres. La troisième est constituée de décritures, et il faut entendre sous ce néologisme à la fois des descriptions, car le mot du titre est fait sur décrire, et des écritures de toutes sortes : feuillets de carnets plus développés, ce sont pour l'essentiel des notations de voyage et des récits de rêves. La quatrième partie est comme une synthèse des formes que l'on a rencontrées dans les trois premières. La sixième, sans date, constitue un mixte de toutes les formes qui précèdent.

Ce n'est pas par un lapsus que j'ai omis la cinquième : ni le contenu (les souvenirs liés aux rencontres du poète avec René Char), ni la forme (un récit qui colle de près aux événements) ne permettent de la relier au reste. C'est une sorte d'appendice interne.

*
* *

À la parution de ce livre, des critiques se sont demandé s'il était raisonnable de mettre si peu de texte au milieu de tant de blanc : cela donnait à ces notes une importance

qu'elles ne sauraient avoir, chacune individuellement. Il me semble pourtant que la mise en pages pour laquelle avait opté Bernard Campiche était la meilleure : il s'agissait de suggérer au lecteur que chaque texte était un moment, que l'espace temporel qui sépare deux moments pouvait être considérable, que l'écriture de ce moment fixait en une formule, une phrase, un bref poème quelque chose qui peut-être avait hanté le promeneur pendant un long temps, ou dont la fulgurance et sa résonance justifiaient largement l'espace typographique mis avant et après. Dans les œuvres en « camPoche », un tel luxe dans la mise en pages n'est pas envisageable. Au lecteur de s'adapter, de procéder comme il y était invité dans l'édition originale : le blanc vaut ici saut de page, il faut lire lentement, digérer, ruminer peut-être, avant de passer plus loin, pour revenir plus tard.

*
* *

Ce livre de toute évidence n'a pas à être lu d'un bout à l'autre, il peut être dégusté par morceaux pris au hasard. Et ce peut être alors le viatique pour une journée à traverser, au sens où l'entend Philippe Jaccottet pour donner un titre à un de ses recueils, ou Jean Starobinski pour parler de certains états de Rousseau : la journée n'est pas seulement un espace de temps, c'est tout ce qu'il y a d'important pour le remplir et cela, le poème peut en tenir lieu. Ou la notation.

*
* *

Le texte intitulé «Le Calepin d'un flâneur sylvestre», publié dans les Actes 1999 de la Société jurassienne d'Émulation, est une brève suite du Rendez-vous des Alluvions, et ne demande pas d'autre présentation.

ANDRÉ WYSS